

Olivier Larizza

# La Mutation

*Andersen*

Paris

## *Préface de l'auteur*

L'universel goût de soi-même. C'est ce que cultive *La Mutation*. Mais balloté par des vents contraires, emporté dans un courant de sentiments, de couleurs, de sensations, de questions intemporelles & de chimères à la dérive...

Ce livre est le dernier volet d'une entreprise poétique au long cours amorcée avec *L'Exil* puis *L'Entre-deux*. Il pourra néanmoins s'apprécier en toute autonomie, sans qu'on ait forcément lu les précédents. Chaque recueil est en fait comme le frère des deux autres : indépendant quoique solidaire ; ayant sa propre personnalité. Chacun couvre une période différente. L'ensemble forme un cycle autobiographique<sup>1</sup> – bien plus que cela, à vrai dire – entamé en 2006 et se refermant en 2014.

Resituons un peu. À la faveur d'une nomination à l'Université des Antilles-Guyane

(UAG) en septembre 2003, j'ai partagé mon existence entre Strasbourg et la Martinique pendant douze années – jusqu'en 2015 donc. Soit entre l'âge de vingt-huit et quarante ans, j'étais tiraillé entre ces deux pôles. Je faisais l'oiseau migrateur...

La poésie entra dans ma vie début novembre 2006 à Fort-de-France<sup>2</sup>. Elle s'immisça comme une façon de chroniquer par fragments et en pointillé un quotidien déroutant. Comme un moyen aussi d'exorciser ou de sublimer (voire travestir) des moments particuliers (ce que Virginia Woolf aurait appelé « *moments of being* »). Une introspection, une rêverie lucide, une petite *catharsis* qui purge les passions : cet art verbal de la miniature permettait tout cela simultanément, à une époque donc où je mûrissais sur une branche – un fil! – tendue par-dessus l'océan entre deux continents, l'Européen et le Caribéen.

La pratique poétique donnerait ainsi naissance à une multitude de petits hérissons schlégéliens : elle convenait si bien à la vie mobile et dispersée qui était la mienne ; elle épousait à merveille le vif-argent qui me coulait

dans les veines... C'était l'écriture au débotté (dans un bar, à la terrasse d'un hôtel<sup>3</sup>) et lors de mes plages de *farniente*. Grâce à ce langage lyrique si subtil voire codé, j'exprimais des choses que je n'aurais peut-être pas pu – pas aimé? pas osé? – dire autrement. Car la poésie est à la fois une mise à distance de soi-même et un *rapt* de ce qu'il y a de plus intime en son tréfonds et que l'on jette en pâture sur la page presque par pulsion. C'est une mise à nu sans impudeur – à quelques exceptions près... –, un *strip-tease* sentimental et quasi innocent.

La poésie – *ma* poésie – ne se calcule pas. Elle advient par surprise (comme si je n'étais que le sténographe de ce qui secrètement s'imprime en moi<sup>4</sup>). Elle reflète la vie à bout portant, au pied levé; *la vie sur le vif* pourrait-on dire (la tautologie n'étant qu'apparente). 2011 en fut l'année charnière et je la surnomme « mon année terrible »; une période mouvementée mâtinée de crise existentielle dans un monde en plein bouleversement, comme si la catastrophe nucléaire de Fukushima au mois de mars métaphorisait une sorte d'atomisation personnelle (disons plus familièrement que *je suis parti en*

*vrille* et que j'avais par conséquent beaucoup de peine à tenir le stylo sauf pour versifier). L'année 2011 me fit donc passer, à trente-six ans et avec pas mal de déconvenues, de Peter Pan un brin Casanova & Dorian Gray à ce qui ressemble peu ou prou à la maturité d'homme. Le contrecoup de ce basculement assez violent, de cette *mutation* intérieure, on en suit ici ou en devine littérairement la « convalescence » à Genève, Namur, Strasbourg, Paris et la Martinique encore, jusqu'au texte « Cioran » d'avril 2014, venu à Fort-de-France et qui marque une césure (une *césaire*).

« Cioran » n'est pas un poème. C'est une chanson que j'ai à demi rêvée (comme cela m'arrive parfois) et dont, sitôt réveillé, je transcrivis comme un automate les paroles et fredonnai la mélodie à mon dictaphone (la partition ne figure toutefois pas ici). « Cioran » est le produit d'une hallucination hypnopompique et termine cette longue série lyrique entamée presque huit ans plus tôt. C'est en quelque sorte le premier des trois points de suspension finaux avant les deux ultimes poèmes que j'ai annexés à ce recueil et qui

sont davantage des créations « de commande », comme un vague écho, les derniers feux d'une modalité d'existence plutôt singulière.

Car l'adieu aux tropiques a coïncidé avec l'adieu à la poésie : je n'en écris pratiquement plus (du moins pour l'instant). Je n'ai plus remis les pieds en Martinique – la pourtant bien nommée « île des revenants » – depuis avril 2015. Cette longue parenthèse insulaire, ce passé mélancoliquement solaire, cette *vie paradoxale* me paraissent aujourd'hui déjà loin. Mais la mémoire, comme disait à peu près Apollinaire, est un beau navire où j'hiberne parfois – souvent même – et certains de mes poèmes chantent le mal-aimé que j'étais alors (que je croyais être) ou que je voulais être. Moi-même avec le recul je ne l'aime plus trop, ce drôle de personnage qui était moi – et si peu moi à la fois – et qui déambule dans ces pages-ci auréolé d'une couronne de feu, un sceptre étincelant à la main, le pouvoir dans l'autre...

Émotionnellement ce n'était donc pas du tout évident de se replonger dans ce passé spécial, malgré de possibles perles à récupérer

– il n’est jamais facile de refaire face à ses démons, fussent-ils de papier. Cela explique pourquoi tant d’eau a coulé sous les ponts entre l’écriture de ces textes et leur publication, entre la parution de *L’Entre-deux* (en 2017) et celle de ce recueil-ci (prévu pour 2018) : l’établir puis le sortir n’allait vraiment pas de soi. Il a fallu du temps pour que je puisse m’y remettre (relire tous les manuscrits, opérer une sélection, la dactylographier, l’ajuster...). Avant que d’autres priorités professionnelles ou éditoriales, puis le chambardement du Coronavirus, ne diffèrent encore le projet – « À quoi bon des poètes en temps de détresse ? » s’interrogeait déjà Hölderlin.

J’ai beaucoup d’autres fantômes dans mes tiroirs... Fallait-il en définitive le ressusciter, ce Christ de paille et de pacotille qui tantôt marche sur l’eau, tantôt s’ébroue pitoyablement ? J’ai choisi de le faire parce que, au-delà de leur éventuelle valeur esthétique ou artistique, les pages suivantes contiennent justement ce précipité de souvenirs qui échafaude une histoire – je n’ose dire *un homme*. Elles dévoilent un continuum narratif : celui d’une

vie brinqueballée à droite à gauche et dont  
l'unité se resserre autour de la terre promise  
*Poésie.*

Olivier Larizza  
*Strasbourg, novembre 2020*



## *Notes de la préface*

1. Je ne voudrais pas que l'on se méprenne sur ce que j'entends par « poésie autobiographique » ou « poésie-journal » (*poetry-diary*) ou encore « autopoésie ». Cela nécessite donc quelques explications. Cette note-ci arrivant comme un cheveu sur la soupe – je l'ajoute sur épreuves – et mes explications s'allongeant comme le haricot magique de la fable, j'ai décidé *in extremis* d'en faire une postface à ce recueil, intitulée « Le kaléidoscope enchanteur ». Au passage je remercie chaleureusement notre si formidable compréhensif maquettiste et le supplie de ne pas faire une dépression nerveuse. Déjà qu'avec la pandémie de Covid-19...
2. C'est vraiment à cette époque-là que la poésie fit irruption dans ma vie (d'auteur) comme genre fondamental quoiqu'anodin. J'élimine donc de la chronologie toutes les tentatives plus anciennes. Ce recueil « d'étudiant » par exemple, intitulé *Semences* (tout un programme!), achevé en 1996 et resté fort heureusement inédit : c'étaient des gammes de jeunesse sans intérêt et dont un seul poème a paru, en 1997, dans un collectif (*Anthologie poétique Flammes Vives*). Dois-je aussi avouer qu'à l'âge rimbaldien de seize ans j'avais cofondé avec un ami proche un mouvement

poético-philosophique, l'Hyperbolisme, qui ne compta jamais plus de deux adhérents et membres actifs : nous-mêmes ; les textes qui en furent issus sont comme les sentinelles à jamais muettes de nos élucubrations... On trouvera ensuite dans mon premier roman *Les Nénuphars de Belgrade* (1999) trois longues pièces en vers libres et rimés ; mais elles s'insèrent dans le dispositif narratif de cette fiction qui se présente comme le journal intime d'une adolescente serbe prise sous les bombardements américains lors de la guerre du Kosovo. *Tout cela s'assimilait donc à des exercices imposés*, même s'il y avait chez moi – ou peut-être parce qu'il y avait – un désir d'écrire, de « faire » de la poésie. Le paradigme changea à la Toussaint 2006. Quelques semaines après mon retour sur l'île aux fleurs, d'où j'avais été absent une année entière (mise en disponibilité), mon sentiment d'exil et de solitude s'exacerba. C'est là que la poésie entra véritablement en jeu et m'accueillit dans son refuge. Elle se mua en un état latent permanent – et le demeurerait jusqu'en 2014.

3. Par exemple, de septembre 2010 à février 2011, m'étant installé sur la péninsule touristique de La Pointe-du-Bout aux Trois-Îlets, j'écrivais souvent à l'hôtel Bakoua en bord de plage, mais aussi à l'hôtel Bambou de l'Anse Mitan (un hameau balnéaire situé plus au milieu de la commune). Quand j'habitais Schœlcher (où se trouve le campus), je fréquentais plutôt l'hôtel La Batelière. À Fort-de-France, l'hôtel Impératrice et sa terrasse typique (prisée en son

temps par l'écrivain martiniquais Vincent Placolty). Il m'arrivait aussi d'être inspiré dans les casinos, les cafés, au resto...

4. J'ai souvent eu l'impression d'écrire sous la dictée fulgurante du poème. Mais ce n'était pas pour autant de l'écriture automatique comme chez les Surréalistes ; cela répondait à une nécessité intérieure et cela s'architecturait en conséquence. Déjà pour Wordsworth (en 1800) la poésie était un « débordement spontané » (« *All good poetry is the spontaneous overflow of powerful feelings* »). Elle se fomenté en coulisse avant de déferler d'un coup, sans prévenir (si je puis dire). « *The clear springs of poetry must flow freely and spontaneously* » ajoute l'illustre Anglais ; tout Romantique fût-il refoulé sera je pense d'accord avec cela. Toutefois, si la poésie coule de source, elle ne se déverse pas toujours à la manière d'une rivière ni ne jaillit forcément comme un torrent. Il arrive aussi qu'elle se pose au bord de la page tel un papillon de couleurs, et qu'elle palpite là, sur ses petites pattes, à la lisière de l'inspiration...

## Table

<i>Préface de l'auteur</i>	9
<i>Notes de la préface</i>	16
<i>Note de l'éditeur</i>	19
<i>Et j'ai swingé...</i>	21
Bouddhiste un peu	23
Colonel	24
La banane	25
Récupéré	26
Sans conviction	27
Trou presque noir	28
Quelle croûte!	29
Inachevé	30
Blasé?	31
Et je bégaye ton nom	33
Pas toi	35
Adieu	37
Ô Martinique !	39
Car j'aimerais t'aimer comme on aime	40
Identité déchirée	41
Viennoiserie	42
Chute	43

Après le Big Bang	44
Soirée chez Greta	45
À vau-l'eau	47
Sans Laetitia	48
Vicié	50
Mes plumes	51
Préludes	52
Gâchis	53
Je ne suis pas légendaire	54
Dispersion	55
Boarding	56
Blanc-seing	57
Tu n'existes pas vraiment	58
Convalescent	59
Au salon du livre	60
Namur pour rien	61
Oxyde de carbone	62
Reprise	64
Obtenu compassé	65
Ce n'était pas le Congo	66
Pas clément	67
Où?	68
Mariole sous les tropiques	69
Mode mineur (1)	70

Mode mineur (2)	71
Sunman	72
Autarcie craquelée	73
Sculpté dans la pluie	74
<i>Hors-série</i>	
Cioran	77
Le Tour d'Uffholtz	80
Abstention	81
<i>Le kaléidoscope enchanteur</i>	83
<i>L'auteur</i>	95